

Camille Claudel : Le génie bafoué



Dire qu'on est si bien à Paris et qu'il faut y renoncer pour des lubies que vous avez dans la tête !

Le talent de Camille Claudel est une des gloires et une des hontes de notre pays admettait le critique Charles Morice dans le *Mercur* de France, évoquant la puissance d'invention et de réalisation conjugée au féminin dans une société d'hommes. Car Camille n'est pas seulement la sœur de l'Académicien, ni la maîtresse du sculpteur, mais une artiste de génie qui a découvert sa voie dès l'âge de 11 ans. De ce caractère entier, violent et passionné, de cette beauté triomphale qu'elle arborait dans sa jeunesse, qu'est-il resté après sa rupture avec Rodin sinon une femme accablée des injures du malheur et de la vieillesse, telle que la définit son frère Paul. Internée injustement, séquestrée pendant 30 ans à l'asile de Montdevergues près d'Avignon, elle ne cessera d'implorer la clémence de sa mère, l'intervention de son frère, en vain.

Enfance et désamour

L'indomptable Camille naît le 8 décembre 1864 à Villeneuve-sur-Fère-en-Tardenois sans se douter qu'elle usurpe dans le cœur de sa mère Louise-Athanaïse la place du grand frère Charles-Henri, né 16 mois plus tôt, qui ne survécut que 15 jours. Très vite, l'aînée de la famille s'affirme en s'opposant à son entourage qu'elle met à contribution pour assouvir sa passion, la sculpture, entraînant la maisonnée au Buisson Rouge pour la corvée de glaise, n'hésitant pas à chasser son frère Paul de sa chambre qu'elle transforme en atelier et à leur imposer un déménagement à Paris, sur les encouragements du sculpteur Boucher, déjà admiratif de ses talents. Elle grandit sous l'œil critique d'une mère discrète et résignée - le contraire d'une femme du monde, selon Paul - sensible au qu'en-dira-t-on, et sans la reconnaissance d'un père Louis-Prosper, souvent absent, prompt aux emportements. Et d'un frère qui connaîtra la notoriété, mais qu'elle soumet, jeune, à son ascendant cruel, lit-on dans la littérature.

Se souvenant de son enfance, Paul, sans même évoquer l'image du père écrira : Ma mère ne nous embrassait jamais.

Pour tout héritage, le clan Claudel, replié sur lui-même, lui léguera son orgueil, son hostilité à l'égard d'autrui, son ironie malicieuse et féroce. C'est dans cette pénurie d'affection, ce climat de paix armée, entrecoupé de fréquentes disputes, au beau milieu de l'avarice maternelle légendaire que va paradoxalement éclore le génie de Camille. Très vite, il dévorera sa vie, ses relations, la rapprochera de Rodin qui la prend dans son atelier comme statuaire. Elle retrouve en cet homme qui l'impressionne cette même ardeur, cette même façon de se démarquer de l'académisme ambiant.

Travaillant la glaise avec acharnement depuis l'âge de 14 ans, elle a déjà réalisé, quand elle le rencontre en 1879, le buste de son frère et plusieurs statues - la Vieille Hélène, David et Goliath - où s'expriment déjà son énergie vitale, sa puissance tragique et sa finesse nerveuse.

Pour l'amour de Rodin

La rencontre avec Rodin, déterminante sur l'évolution de sa pratique artistique, le fut aussi sur sa destinée exceptionnelle et malheureuse.

Très vite, l'élève douée à qui l'on confiait le travail du marbre, sur lequel, selon la coutume, on apposait sa marque, s'affirme la rivale, voire l'inspiratrice du maître. Camille, sensible à l'ascendant qu'exerce sur elle cet homme d'âge mûr, l'admire sans réserve, l'invite à Villeneuve en compagnie de sa maîtresse, Rose, à la table familiale. Travailleurs inlassables tous deux, ils ont des concepts si proches que leurs œuvres se confondent et se font écho. Se moquant des années qui les séparent - il est de 23 ans son aîné - de son tempérament volage, elle plonge avec fougue dans une idylle qui la conduira à sa perte. Sa mère ne lui pardonnera pas cette ignoble comédie qui vient s'ajouter à tous les affronts dont la gratifie la liberté d'allure de sa fille, la brutalité de ses manières et son niveau d'exigences. En misant tout sur Rodin qui refuse de quitter Rose, elle perdra tout avec lui. Elle entame alors une descente aux enfers, un processus d'autodestruction qui la mènera de la maison de santé de Ville-Evrard à l'asile de Montdevergues.

Camille désigne son ex amant comme son persécuteur et l'accuse de vouloir la dépouiller pour s'emparer de ses sculptures. Je serai poursuivie toute ma vie par la vengeance de ce monstre, ne cesse-t-elle de répéter. Se sentant constamment épiée, menacée par Rodin ou ses hommes, elle invective la population, s'embarrade dans son atelier, détruit ses propres sculptures et sombre dans un délire de persécution qui culmine en 1912.

Camille dépossédée de son génie et possédée par le fantôme de Rodin.

L'image de Rodin est tellement forte qu'elle ne peut l'évacuer. De pardons en ruptures et retrouvailles, les deux amants mettent définitivement fin à leur liaison orageuse vers 1905. La dernière œuvre de Camille intitulée *La Niobide* remonte à 1906 et met en scène une jeune fille percée par une flèche.

"Je suis toujours malade du poison que j'ai dans le sang. J'ai le corps brûlé. C'est le huguenot Rodin qui me fait distribuer la dose car il espère hériter de mon atelier avec l'aide de sa bonne amie" (qui n'est autre que sa sœur, Louise Claudel) L'irruption de son délire de persécution marque la fin de sa créativité. Dès lors que la folie parle, Camille n'a plus rien à exprimer avec la glaise et la pierre, comme si art et délire s'excluaient naturellement. Au cours de son long internement, elle refusera toujours de sculpter, prétextant que Rodin veut lui dérober son œuvre. Ce refus catégorique sera d'ailleurs son seul espace de liberté au cours de ses 30 années de réclusion, tout le reste lui étant refusé. Pressentant les dérives auxquelles l'exposait sa nature, Octave Mirbeau écrira : "son caractère difficile et ombrageux, sa beauté, son talent accentuent la nuit qui enveloppe la dernière partie de sa vie." Accusé de pillage, de tentatives d'empoisonnement, Rodin devient le scélérat, le parpaillot, le huguenot, l'homme à abattre. Dans son délire de persécution, elle l'associe aux Juifs, aux Protestants, finit par en vouloir à la terre entière et s'enferme dans son atelier : "Toute ma maison est transformée en forteresse, des chaînes de sûreté, mâchicoulis, pièges à loup derrière les portes, témoignent du peu de confiance que m'inspire l'humanité. Et encore : Rodin a donné l'ordre de me tuer, je le gêne ; il veut me faire disparaître."



Médecine et histoire...

Folie ou dépression

La folie commence à s'installer au 19 quai Bourbon, l'isolement générant des accès de fureur à chaque événement douloureux. En 1909, dans une lettre à Paul, le père suggérait que Camille vienne les voir de temps en temps, mais la mère ne veut pas entendre parler de ça. "Je me demande si ce ne serait pas le moyen de guérir cette folle enragée." Peut-être, qu'à ce stade, un peu d'aide de bonheur, d'amitié auraient encore pu la sauver, déclare Henri Asselin qui tenta de réhabiliter sa mémoire. Son atelier, d'une saleté repoussante, se trouve jonché de débris de plâtres, de statues brisées, comme si, débordée par une agressivité qu'elle ne peut plus contenir en la sublimant, Camille se livrait à son autodestruction. Evoquant ce qu'elle décrit comme des sacrifices humains, à l'annonce de la mort de son oncle Henri, elle écrit : "J'étais dans un tel accès de colère que j'ai pris toutes mes esquisses en cire, je les ai flanquées dans le feu. C'est comme cela que je fais quand il m'arrive quelque chose de désagréable : je prends un marteau et j'écrabouille un bonhomme."

Persuadée que Rodin a juré sa perte, elle développe non pas une folie banale mais une psychose paranoïaque qui revêt une structure systématique et raisonnée. Ses déclarations sont toujours argumentées, voire plausibles. Elle garde la notion de l'espace et du temps, la maîtrise du langage. Néanmoins, chaque geste, chaque parole sont interprétés dans un sens délirant, dominé par une idée fixe : Rodin est un monstre acharné à la faire souffrir.

Sa famille s'en écarte.

Paul, venu lui rendre visite, la retrouve énorme, la figure souillée par des nuits de vagabondage, la voix transformée. "Dans le fond je suis persuadée que comme dans la plupart des cas dits de folie, le sien est une véritable possession." L'artisan de sa désillusion - mais est-il le seul coupable ? - se confiant à Octave Mirbeau admet : "C'est une artiste incomprise qui peut se vanter d'avoir contre elle mes amis les sculpteurs et les autres en plus..."

Se sentant trahie, spoliée, menacée, non reconnue par ses pairs, Camille, placée en situation psychologique d'échec ne peut parvenir à une véritable notoriété. Les persécutions dont elle se dit victime puisent leur fondement dans

des difficultés réelles, liées à la pratique de son art et à son caractère. Il faut avouer que, mener une carrière de femme sculpteur à la fin du XIX^{ème} siècle, dans une société d'hommes peu disposée à reconnaître le génie d'une femme, n'a rien d'enviable. Les Causeuses relancent le débat en 1894. Certes, Camille fut copiée, exploitée : on retrouve à deux reprises quelques statues inspirées des siennes ; Les Potins en 1898 et, en 1904, une série de cinq statuette signées par Mme Agnès de Frumerie, précise la Revue de Paris.

Mesurant l'âpreté de la condition d'artiste, Mathias Morhardt - Rédacteur en Chef du Mercure de France, auteur d'un magnifique hommage à Camille en 1898 - décrivant le sort de l'artiste non reconnue, affirme : elle est toujours et presque nécessairement volée de son argent, ce qui n'est rien, mais volée aussi de son temps et de son travail, ce qui est tout.

Blessée par des critiques qui ne reconnaissent en elle qu'une caricature du maître, l'artiste rebelle endure de multiples vexations. Si leurs œuvres se font souvent écho du temps de leur liaison, Eugène Blot, admirant L'Implorante en 1904, qu'il considère comme un manifeste de la sculpture moderne, reconnaît : "Vous étiez enfin devenue vous-même, libérée totalement de l'influence de Rodin. Et, admirant la spiritualité qui se dégage de l'œuvre de Camille : Avec vous, on allait quitter le monde des apparences pour celui de la pensée."

Frère et sœur marqués par la malédiction du génie.

Reconnaissant en sa sœur l'âme d'un despote, Paul n'est pas insensible aux yeux bleu foncé de sa sœur, si rares à rencontrer ailleurs que dans les romans, à cet ovale parfait, à cette bouche fière ... Il lui concède aussi le talent et le don d'invention qu'ont vantés d'autres contemporains. En 1901, Camille Mauclair dans la Revue des Revues les définit comme des plus énergiques et originaux de l'Ecole Française. Ajoutant que l'artiste comprend pleinement tout le sens silencieux de la matière et y fouille avec une violence exceptionnelle des lignes tourmentées qui frémissent d'une vitalité fiévreuse. Intrigué par cette nature paradoxale dont le regard attire et dont le geste instinctif arrête l'élan de sympathie, Gabriel Reval oppose

grâce et sauvagerie.

Résumant le parcours malheureux de sa sœur, Paul déclare : "Après une vie extrêmement douloureuse, elle a abouti à un échec complet. C'est justement une vocation un peu différente de la mienne, moi j'ai abouti à un résultat, elle n'a abouti à rien." Pris de vertige face à son délire, il admet, se gardant d'une ressemblance qui aurait pu les rapprocher :

"J'ai le même tempérament en plus mou et rêveur", confie-t-il. Il se hasarde à ajouter : "Sans la grâce de Dieu mon histoire aurait été la sienne ou pire encore", conscient que leurs deux destinées auraient pu être identiques. En choisissant la sculpture, elle ne pouvait que se heurter à un métier réservé aux hommes, le métier de sculpteur qui pour un homme représente un défi perpétuel au bon sens, ajoute-t-il, équivaut pour une femme isolée, du tempérament de ma sœur, à une pure impossibilité.

Compréhension, complicité, rivalité ? Freud relie, quant à lui, le besoin de modeler et de sculpter à un désir de puissance poussé à son paroxysme.

Internée et séquestrée pendant 30 ans : Punition ? Expiation?

Internée à 48 ans à Ville-Evrard à la demande de sa mère, et avec la complicité de son frère, une semaine après la mort de son père décédé à 87 ans, Camille est enfermée, parce que dangereuse pour elle-même. On la dit atteinte de troubles intellectuels sérieux. Elle y restera 13 mois avant d'être transférée à Montfavet près d'Avignon en raison de la progression des troupes allemandes.

Le docteur Truelle consignera consciencieusement pendant cette période les changements survenus dans l'état de sa malade, s'opposant autant qu'il le peut à la séquestration définitive que réclame sa mère. Celle-ci obtient satisfaction le 12 février 1915. En mars 1913, le médecin chef autorisait encore les visites.

"Vous pourrez visiter Mademoiselle Claudel sauf complication, d'ailleurs peu probable de son état mental. Etat général assez bon."

Écoutons la version de Camille qui, 5 ans plus tard clame son innocence...

.../...

"Ce qu'on me reproche, crime épouvantable, c'est d'avoir vécu toute seule parmi mes chats et d'avoir la manie de la persécution. C'est sur la foi de ces accusations que je suis incarcérée depuis 5 ans 1/2 comme une criminelle."

La mère persiste et signe

Violemment opposée à l'idée qu'elle puisse recevoir des visites, communiquer avec l'extérieur - (que redoute-t-elle ?) - la mère exige, dans une lettre datée du 15 septembre 1915 :

qu'aucune lettre qu'elle pourrait écrire ne soit transmise, qu'aucun courrier de l'extérieur ne lui soit remis, la coupant ainsi de toute possibilité de s'exprimer et de réclamer justice. Mère et frère sont soupçonnés d'avoir fait séquestrer avec raffinement une artiste de grand talent. Rodin s'en émeut, essaie de l'aider. En vain. La décision de la mère redevenue toute-puissante face à sa fille rebelle est irrévocable. Elle ne sortira plus.

La période de l'internement fut la seule où la mère put exercer pleinement son autorité. Indifférente aux plaintes répétées de Camille sur ses conditions de vie :

Tu es bien dure de me refuser un asile à Villeneuve. Je ne ferai pas de scandale comme tu le crois. Je n'oserai plus bouger tellement j'ai souffert. Cette femme impitoyable n'hésite pas à demander la 3ème classe pour ne pas majorer son budget puisqu'il n'est pas question de déboursier davantage que ce qu'elle lui consentait pour l'atelier du quai Bourbon.

Dès 1920 les docteurs Brunet et Clément remarquent une diminution de ses idées délirantes, de son agressivité, justifiant un placement dans une maison de santé de la région parisienne. Nouveau refus de la mère qui pour se dédouaner déclare : "Si j'ai assez de courage, j'irai la visiter régulièrement..." Jamais elle ne se déplaça.

Plus honnête sur son désir de mettre la folie à distance, elle confiera :

"Je tremblais de me voir associée à ces injures, à me révéler comme la mère de cette folle... Camille est morte pour moi, morte pour notre nom. Elle a tous les vices. Plus jamais je ne veux la voir."

Camille insiste auprès de son frère : "Dis-toi que ta sœur est en prison avec des folles qui hurlent toute la

journée. Voilà le traitement que depuis près de 20 ans on inflige à une innocente." Il se contentera de lui rendre visite 15 fois en 30 ans.

Difficile de ne pas voir dans cet internement prolongé, vite transformé en séquestration définitive, la terrible punition d'une mère peu aimante qui obtient enfin l'obéissance et rejette sur sa fille le fardeau inconscient de ses malheurs. Victime idéale, Camille séquestrée, réduite au silence, ne pouvait plus rien révéler de douteux sur la famille... Elle deviendra cette vieille femme résignée, mais sûre de son bon droit.

Pour qui connaît l'écrivain du même nom, difficile de ne pas interpréter sa complicité comme une lâcheté, une crainte que cette même folie qui avait happé son oncle Henri ne le gagne à son tour, et comme la conviction qu'il fallait qu'elle expie sa relation avec Rodin, tandis qu'il se réfugiait de son côté dans la religion. Ce visage panique, suis-je sûr de ne pas l'avoir évoqué quelquefois devant la glace ? s'interroge-t-il, seul devant son miroir ?

Amer, Amer regret de l'avoir si longtemps abandonnée, avoue le frère qui culpabilise en septembre 1943 ne pas s'être résolu à défendre la cause de sa sœur et d'ajouter : "Avons-nous fait les parents et moi tout ce que nous pouvions ?"

Peut-être partageait-il secrètement l'opinion de leur mère, scientiste de ses fautes, qui écrivait : si on la relâchait, ce serait toute la famille qui aurait à souffrir au lieu d'une seule. On ne peut que lui adoucir la vie comme nous faisons. Il faut attendre.

Le matricule 2307, 3ème division, meurt d'un ictus apoplectique le 19 octobre 1943, sans avoir revu sa mère décédée 14 ans plus tôt. Au-delà de la question de l'internement discutabile, prononcé en vertu de la loi de 1838, sur la foi du certificat médical du Dr Michaux, se pose celle de son maintien 30 années durant contre toute notion de justice.

"Je dois vous mettre en garde contre les balivernes dont on se sert pour prolonger ma séquestration," s'offusque Camille.

Mettre la folie à distance, telle une maladie honteuse, de peur d'y

succomber soi-même, n'était-ce pas la réelle motivation d'une famille hantée par l'existence de penchants menaçants, assimilés à une tare familiale ? : "Parfois je me dis, oui, folle moi aussi," laisse échapper la mère dans un sursaut de lucidité. C'est à toute la famille qu'on aurait pu souhaiter davantage de clairvoyance, de tendresse et un meilleur équilibre...

Neuf ans plus tard, l'avènement des neuroleptiques, puis des antidépresseurs en 1957, allait révolutionner la prise en charge des pathologies psychiatriques, et la psychothérapie, accompagner la renaissance des malades.

Camille n'aura connu que les affres de la création, la démesure et l'exaltation qui lui sont associées et, du fait de sa personnalité paranoïaque, la douleur de se sentir trahie et injustement punie pour ses débordements pulsionnels.

Les maisons de fous, ce sont des maisons exprès pour faire souffrir, on n'y peut rien, surtout quand on ne voit personne...

Monique Charron

Bibliographie

Dossier Camille Claudel par Jacques Cassar - Librairies Séguier
Lettres de Camille Claudel, lues au Festival de la Correspondance de Grignan - Juillet 2000
Le jour et la nuit de Camille Claudel par Brigitte Fabre-Pellerin
Editions Lachenal et Ritter
Camille, entre mère et pierres - Pièce de Olivier Huisson - Mise en lecture de Michel Valmer

